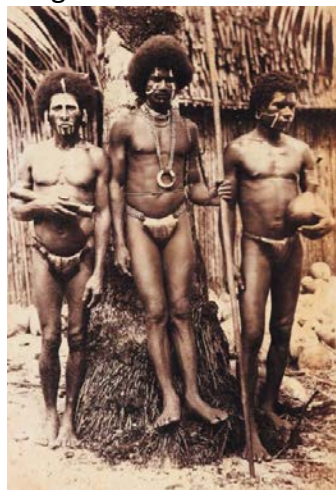




Nous vous avons relaté le naufrage du *Saint-Paul*. Le *Saint-Paul*, capitaine Pinard, allant de Chine en Australie, s'est perdu en septembre 1858 sur une des îles de l'Archipel des Louisiades (Papouasie-Nouvelle-Guinée). Une partie de l'équipage, dont le second et les passagers chinois, au nombre d'environ 330, avaient été massacrés par les naturels de l'île. Le capitaine Pinard et huit hommes de l'équipage s'étaient échappés et avaient pu gagner la Nouvelle-Calédonie

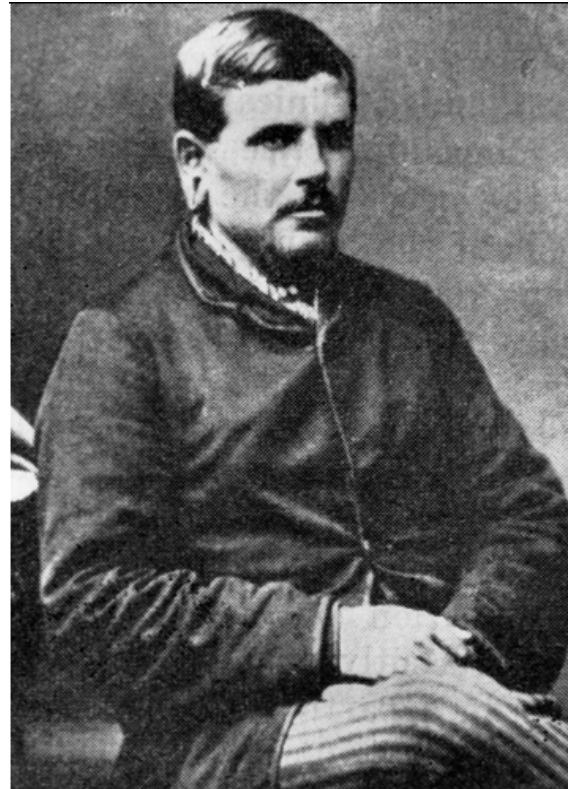
La suite romanesque de ce naufrage va avoir lieu en 1875, quand le navire anglais *John Bell* capitaine, Joseph Frazer, mouille à Night Island :



Narcisse Pelletier, né en 1844 sur Saint-Gilles-Croix-de-Vie (Vendée) et mort sur 1894 à Saint-Nazaire (Loire-Atlantique), est un marin français. Dans la deuxième partie du XIXe siècle, ce jeune giras accomplit un extraordinaire périple rapporté dans la presse de l'époque puis par les historiens locaux.

Narcisse Pelletier embarque en 1856 aux Sables-d'Olonne avant de rejoindre Bordeaux puis Marseille où il devient mousse sur le trois-mâts Saint-Paul, en juillet 1857. Après le naufrage du Saint-Paul un an plus tard près de l'île Rossel (Yela) en Nouvelle Guinée, l'équipage européen qui a subi l'attaque prolongée des insulaires (le capitaine Pinard prend la décision de laisser sur un îlot plus de 300 Chinois destinés pour les mines d'or australiens et ceux-ci sont ensuite tués par les habitants de l'île Rossel s'est enfui en chaloupe. Endurant maintes épreuves, les marins traversent la Mer de Corail pour aborder le littoral dans la région nord-est de la péninsule de cap York dans le Queensland en Australie, plus précisément dans le voisinage du cap Direction.

Au cours d'une expédition pour chercher de l'eau, Narcisse Pelletier se trouve séparé de ses compagnons. La chaloupe part sans lui, et le marin s'y trouve abandonné. C'est en août 1858, pendant la saison de sécheresse.



Narcisse Pelletier

Retrouvé prêt à mourir par une famille aborigène du peuple Uutaalnganu, un des groupes linguistiques des Pama Malngkana ou Sandbeach People (gens des plages sablonneuses), il est recueilli dans leur clan, où, rebaptisé « Amglo » (ou « Anco » selon un rapport australien), et menant la vie d'un jeune homme des Uutaalnganu, il vit pendant dix-sept ans ! Narcisse Pelletier dit avoir été fiancé à une jeune fille beaucoup plus jeune que lui, mais nie, dans son récit publié sous la plume de Constant Merland, avoir eu des enfants.

RECIT DE LA PRESSE

Le Temps, mardi 27 JUILLET 1875

Je crois devoir revenir, à l'aide de nouveaux renseignements puisés dans les journaux anglais, sur le cas de Narcisse Pelletier, car cette aventure offre un singulier intérêt, au point de vue psychologique. On se rappelle les préliminaires de l'événement; comment Pelletier, abandonné à l'âge de douze ans sur la côte, fut recueilli par des noirs australiens, élevé dans le sein de la tribu, et comment il se fit à la vie sauvage au point de s'identifier complètement avec les mœurs et les goûts de sa famille adoptive. Quand les marins du John-Bell, un schooner anglais, débarquèrent, ils aperçurent au milieu d'une bande de noirs un homme dont la peau, quoique foncée, offrait un vif contraste avec celle de ses compagnons. C'était Narcisse Pelletier. Ils mirent en joue les naturels et tirèrent même quelques coups de fusil au-dessus de leurs têtes pour les effrayer la plupart prirent la fuite. Narcisse, épouvanté, tomba à genoux et se laissa prendre sans opposer une trop grande résistance il se débattit cependant et fit des signes non équivoques, de regret quand il se vit

séparé des indigènes.

Narcisse Pelletier était entièrement nu. On le vêtit de force et on le conduisit à Sommerset, au cap York. Pendant les premiers jours, il se conduisit comme un vrai sauvage; il se tenait blotti dans un coin, ou perché comme un oiseau sur les lisses de clôture d'un pâturage, inquiet, soupçonneux, jetant des regards rapides décote et d'autre, tout hérissé et tout ébouriffé. Un beau matin, un mot prononcé en français éveilla son attention. On vit son œil s'éclairer, ses lèvres se remuèrent et plusieurs mots d'abord inintelligibles en sortirent. Cette intelligence si longtemps endormie commençait à se réveiller. Le lieutenant Connor, qui parlait français, entreprit de l'interroger. Narcisse Pelletier parut l'écouter avec la plus vive attention et, pour la première fois, il répondit distinctement. Il ne s'agissait encore que de monosyllabes, mais enfin le charme était rompu.

A partir de ce moment, le souvenir de sa langue maternelle lui revint avec une étonnante rapidité. Les psychologues auraient trouvé là une occasion exceptionnelle d'étudier le phénomène de l'association des idées: un mot en appelait un autre, il retrouvait comme par enchantement la signification de chaque objet nouveau qui frappait son regard.

Devenu très attentif, d'une imagination mobile et impressionnable, ce singulier sauvage qui revenait ainsi à la vie civilisée, aperçut un jour un des marins du bord en train d'écrire. Nouvelle et subite révélation. S'emparer d'une plume et d'une feuille de papier, ce fut pour lui l'affaire d'un instant. On le vit non sans une extrême surprise tracer quelques lignes d'une main naturellement inexpérimentée, mais avec un bon vouloir évident. L'écriture était indéchiffrable, les mots sans signification apparente mais il était clair qu'il ne tarderait point à retrouver le

secret d'écrire sa langue comme il avait réappris à la parler.

Il déclara plus tard que dans sa vie sauvage, il avait totalement oublié qu'il était capable de lire et d'écrire. Bientôt son intelligence se développa; il parvint à lire de lui-même les noms écrits sur des embarcations, et le premier livre qui tomba entre ses mains l'intéressa vivement. Ce qui demeure en lui de l'homme sauvage, c'est une docilité et un penchant à l'imitation véritablement enfantins. Narcisse Pelletier obéit au geste autant qu'à la parole et il essaie, comme un singe, de faire tout ce qu'il voit faire aux autres. Son humeur est tranquille et égale, son attitude n'est pas encore celle de l'homme civilisé. Il se laisse aller à ramper à quatre pattes, on le voit rôder par terre çà et là. Après bien des efforts, il est arrivé à compter jusqu'à 100; mais au début, il s'arrêtait à 79 et sautait tout à coup jusqu'à 100 il comptait donc 78, 79, 100. S'il faut l'en croire, les noirs australiens savent compter par signes jusqu'à 10, en désignant successivement les diverses parties de leur corps.

Ce détail semble indiquer qu'ils ne sont pas beaucoup plus forts que les pies, qui, elles, s'il faut en croire la tradition des disciples de saint Hubert, savent compter jusqu'à 5. Deux hommes pénètrent dans une hutte sur le sommet de laquelle des pies ont l'habitude de nicher, il en sort un les pies se tiennent à distance. Il en entre trois et il en sort deux, même résultat. Il en entre quatre et il en sort trois; puis cinq et il en sort quatre les pies restent défiantes. Enfin, il entre six hommes et il en sort cinq. Après un temps d'hésitation plus ou moins long, les pies prennent leur vol et reviennent s'abattre sur le toit de la hutte. Elles ont compté jusqu'à 5, et elles ont épuisé leur science arithmétique.

J'en reviens à Narcisse Pelletier. Le souvenir de sa famille lui est revenu avec la mémoire de sa langue maternelle; il en

parle avec attendrissement, mais il reste convaincu que ses parents sont morts et qu'il a même perdu ses frères, qui cependant sont moins âgés que lui. Cette conviction s'explique par ce fait que, n'ayant pas eu la notion du temps pendant toute la durée de sa captivité, il se croit très vieux. Or on sait qu'il n'a vécu que pendant 17 années avec les noirs de l'Australie et qu'il est à peine âgé de 30 ans. Aujourd'hui encore, c'est avec regret qu'il parle de ses compagnons il a consenti à revenir en Europe; mais la vie civilisée ne lui inspire aucun enthousiasme, quoiqu'il passe ses journées à lire, sans trop comprendre toujours le texte imprimé. Les détails que Narcisse Pelletier a donnés des mœurs des indigènes australiens sont fort curieux. Le nom, de la tribu est Macadama, elle n'a ni rois, ni chefs; tous les individus sont égaux. C'est le régime de l'anarchie dans toute sa beauté. Les Macadamans se nourrissent de poissons, de tortues, d'œufs de tortue et d'œufs d'alligators, de racines et de fruits. Les hommes vont à la pêche, mais leur industrie est très rudimentaire ils ne savent confectionner ni des filets, ni des lignes, ni des hameçons. Les gros poissons sont harponnés du haut d'un canot, les petits sont piqués à l'aide de tridents. Ces canots sont taillés à même les arbres, et l'outil qui sert à cette opération est un couteau fabriqué avec le fer que les noirs retirent des épaves que le flot leur apporte. Les femmes sont plus nombreuses que les hommes, et on comprend que la polygamie soit la loi du pays. Les droits de l'époux sont d'ailleurs exorbitants; le sexe fort mérite là, plus que partout ailleurs, son surnom. Quand une femme déplaît à son mari, celui-ci s'en défait d'un coup de lance et tout est dit; aussi les querelles de ménage sont-elles absolument inconnues.

Narcisse Pelletier a toujours été traité avec une extrême douceur. Il a affirmé de la

façon la plus positive que ces noirs ne soupçonnent pas l'existence d'un Dieu quelconque et ne professent aucun culte. Le fait n'est pas sans précédent et il ne laisse pas que de porter une certaine atteinte à l'argument du consentement universel qui fait si triomphante figure dans les petits manuels de la philosophie spiritualiste.

N'est-ce pas que cette histoire est singulière et que Narcisse Pelletier est un personnage qui mérite d'être proposé aux méditations des psychologues ? Perdre dans l'espace de dix-sept années le souvenir de son pays, de sa race, de sa langue maternelle; retourner à l'état de nature, devenir une sorte d'animal vivant de la vie végétative et heureux de son sort, quel étrange phénomène! Et cet enfant de douze ans n'était pas sans intelligence il avait appris à lire et à écrire!

Faut-il donc croire, suivant l'impertinente affirmation de M. Hubert-Howe Bancroft, qui vient de publier un livre sur les tribus de l'Amérique du Nord, que la civilisation ne change rien à la nature humaine et que l'Européen n'est qu'un sauvage vernissé ?

Narcisse Pelletier était tatoué par incision à la mode australienne. Ses oreilles étaient largement percées et le zligau mélanésien lui traversait la cloison nasale. Au dire du consul français, M. Simon, qui le reçut à Sydney, il ne lui restait plus de l'homme civilisé que des souvenirs latents. Dans la relation dont je vais vous donner lecture, M. Simon raconte comment il assista à la résurrection de ces souvenirs, émergeant peu à peu dans le cerveau de Pelletier au-dessus de l'horizon de la vie de conscience.

Relation de M. E. Simon :

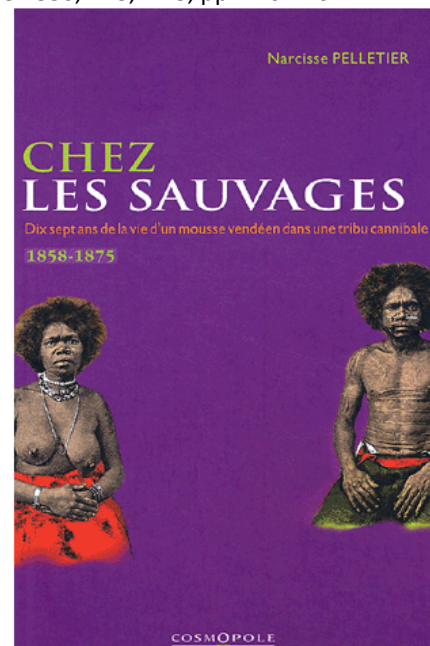
«Pendant que j'étais à Sydney, en 1875, des matelots anglais amenèrent à mon bureau un homme qui me fournit

l'occasion d'une observation que je ne crois pas indigne d'être rapportée.

Cet homme paraissait âgé de vingt-huit à vingt-neuf ans. Les matelots me dirent qu'ils l'avaient trouvé sur la côte nord-est de l'Australie, dans un endroit où ils avaient été envoyés pour faire du bois. Il était au milieu d'un groupe d'indigènes, que la vue d'un navire et d'hommes étrangers avait attirés au rivage, et sa couleur blanche les avait étonnés. Il était nu comme les noirs, avec lesquels il était, tatoué comme eux, sur les bras et la poitrine, de plusieurs stries qui formaient de gros bourrelets de chair, et les lobes de ses oreilles étaient démesurément allongés et traversés par d'énormes morceaux de bois. Les matelots s'étaient approchés de lui, et, à ses traits et à ses cheveux, ils l'avaient tout de suite reconnu pour un Européen.

Ils n'avaient pu s'entendre avec lui que par signes ; mais ce qu'ils avaient compris leur avait fait penser que cet homme devait être un Français. Il leur avait expliqué que le navire sur lequel il était arrivé, portait un pavillon à trois bandes ».

« Sur un Français nommé Narcisse Pelletier »
Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris,
Année 1880, V. 3, N° 3, pp. 710-716



En 1875, âgé de 31 ans, il est récupéré, contre son gré, sur le littoral, en face de Night Island, par un navire anglais qui y est mouillé, le *John Bell*. Le capitaine, Joseph Frazer, l'emmène à Somerset, établissement de la colonie de Queensland d'alors, à la pointe extrême du Cap York. Le magistrat responsable de l'établissement, Christopher d'Oyly Aplin, ancien géologue, arrange le passage de Narcisse Pelletier à Sydney sur un autre navire, le SS *Brisbane*, où le naufragé fait la connaissance du lieutenant John Ottley (plus tard Sir John Ottley) des Royal Engineers qui devient le protecteur et le guide de Narcisse Pelletier lors du voyage à bord le *Brisbane*. Ottley parlait français, ayant suivi une partie de sa scolarité en France, et donc en parlant avec Narcisse Pelletier l'a aidé à retrouver sa langue natale, ce qu'il avait fait d'une rapidité étonnante. John Ottley a transcrit ses conversations avec Narcisse Pelletier dans une lettre de 1923. Arrivant à Sydney, Narcisse Pelletier est remis au consul de France, Georges-Eugène Simon, diplomate et érudit. Rapatrié en France via la Nouvelle-Calédonie, Narcisse Pelletier envoie trois lettres à ses parents qui, jusque-là, le considéraient comme mort.

Celui que la presse australienne surnomme « le sauvage blanc » revient en janvier 1876 à Saint-Gilles-sur-Vie, ovationné par la population⁵⁶. Cette même année, Constant Merland, docteur et savant nantais, recueille et publie son témoignage dans « *Narcisse Pelletier : dix-sept ans chez les sauvages.* »

On écrit de Saint-Gilles :

« Narcisse Pelletier est arrivé à Saint-Gilles-sur-Vie, aujourd'hui, 2 janvier 1876, à 3 heures du soir. Une foule nombreuse a accueilli le pauvre naufragé avec toute la sympathie due à sa longue captivité de 17 années au milieu d'une peuplade sauvage.

» Le soir même, un feu de joie a été allumé devant la demeure des parents du jeune Pelletier, et quelques fusées ont été lancées en signe d'allégresse. »

Somerset Cap York
13. May. 1875

papa nanan ge no sou pap noie ge se
sui vivan nareise getente abore du saint
paul de bordant garsie noivage
dans sur le roca du suovage de lile
les ginoi dans lile reter de smorove
me turoi ge suis venire dans un
petite batou dans une ille desovage
A qui garcer de lan a boire le caputene
paretore dans le petite batou ge carce
de leau dans les boua ge vo r ete dans
boiea ge vais leure les soivage tuoi
vrai sur sa cote venire qui nare
noie le souvage donore a boire et
orange in apa tui ge donne la
nait in apa donne du nate ge suis
retait dans le bois bien lantain
ge tete peracce noie garsie vie o
garant fant et garasid boire garsie
becoux de nate

La lettre de Narcisse annonçant à ses parents qu'il est vivant.
Traduction des premières phrases : « Papa, maman, je ne suis pas mort, je suis vivant, j'étais à bord du Saint-Paul qui a fait naufrage... »

(Documents de la bibliothèque municipale de Nantes)

Nous avons raconté que Narcisse Pelletier, le mousse de Saint-Gilles (Vendée), qui a passé dix-huit ans chez les sauvages de l'Australie, est arrivé à Toulon le 14 décembre, venant de Nouméa, où il avait été conduit par le capitaine anglais qui l'a recueilli sur la côte de la Nouvelle-Hollande.

Pelletier est arrivé vendredi dernier à Paris avec son frère.

Pelletier est venu hier dans nos bureaux, et nous avons recueilli de sa bouche quelques détails intéressants sur son histoire.

C'est un garçon fort, un peu trapu, mais bien fait. Son séjour prolongé parmi les sauvages n'a absolument nui en rien à son intelligence, bien qu'il eût à peu près oublié sa langue maternelle. Il s'explique très-bien, et a réappris à écrire le français ; nous avons vu une des premières lettres qu'il a écrites après sa délivrance ; elle est assez difficile à déchiffrer, tandis que les dernières sont fort bien écrites.

Il était âgé de treize ans quand, après un naufrage, son capitaine, qui conduisait des Chinois en Australie, et qui avait déjà essayé une fois de se débarrasser de lui, l'abandonna sur la côte de (Queenstand (Australie), non loin de Night-Island. Les Chinois qui avaient été débarqués avaient entamé une lutte contre l'équipage, et Pelletier était parmi les blessés.

Il était donc resté là, étendu à terre, épuisé, quand il fut aperçu par trois femmes d'une tribu sauvage ; celles-ci, effrayées, appelèrent quelques hommes qui n'approchèrent qu'avec précaution. Néanmoins sur un signe de Pelletier, ils arrivèrent et lui donnèrent des secours. L'un des hommes, qui n'avait que des filles, déclara qu'il voulait être son père ; Narcisse en effet resta tout le temps avec lui.

Ces sauvages mènent une vie misérable que partagea Pelletier; ils vivent de pêche, de chasse ; ils manquent tout-à-fait de prévoyance. N'ayant point de demeures fixe?, ils ne font pas de provisions ; aussi, par des temps de pluie restent-ils enfermés dans leurs abris provisoires en branchages couverts de peaux, et quelquefois plusieurs jours sans manger.

Sauf l'affaire du poisson défendu, il fut toujours bien traité, surtout par son père adoptif.

Il fut délivré dans les circonstances suivantes, le 11 avril 1875, quand il ne croyait plus jamais revoir les siens.

Des nègres avaient abordé sur la côte, pour chercher de l'eau ; ils l'aperçurent, et ils lui firent signe qu'ils venaient d'un vaisseau européen et qu'il y avait là des Européens.

Pelletier se rendit chez le capitaine, qui se déclara prêt à le rapatrier. Le père adoptif se trouvait là quand Pelletier s'embarqua sur le canot qui le ramenait au bâtiment ; il avait reçu des cadeaux du capitaine. Néanmoins, il a dû croire qu'il s'agissait d'une espèce d'enlèvement, car il dit à Pelletier :

- Quand tu seras dans la barque, saute dans la mer, je te reprendrai.

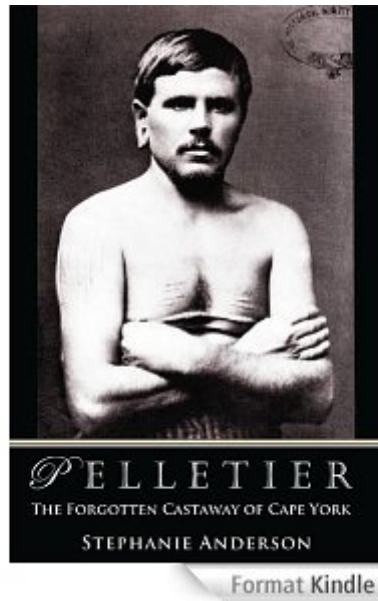
On pense bien que Pelletier n'eut garde de profiler de cette proposition, partie d'ailleurs d'un bon cœur de sauvage (sic).

Georges Sienne. Le Constitutionnel (22 décembre 1875)

Bibliographie :

Narcisse Pelletier (témoignage recueilli par Constant Merland) (préf. Philippe Pécot), *Chez les Sauvages : dix-sept ans de la vie d'un mousse vendéen dans une tribu cannibale (1858-1875)*, La Roche-sur-Yon, éditions Cosmopole, mai 2002 (ISBN 2-84630-005-4).

Stephanie Anderson, *Pelletier: The Forgotten Castaway of Cape York*, Melbourne Books, 2009 (ISBN 9781877096679).



Maurice Trogoff, *Mémoires sauvages*, Liv'Editions, 2002

Joseph Rouillé, *La prodigieuse et véritable aventure d'un mousse vendéen*, Offset Cinq, 2002

François Garde, *Ce qu'il advint du sauvage blanc*, Gallimard, 2012 (ISBN 9782070136629).

